

## LES SALONS

Lieux à la mode où se rencontrent artistes, courtisanes,  
hommes politiques et gens du monde.



*Lecture de Molière par Jean-François de Troy vers 1728 (Source : Wikipédia)*

**D**es Champs-Élysées à Pigalle, la Plaine Monceau devint à la Belle Époque, le royaume des artistes arrivés, des écrivains à la mode, des financiers et des hommes politiques, des nouveaux riches, des femmes du demi monde que l'on appela les "belles horizontales" et de quelques héritiers de haute noblesse préférant déchoir enrichis que de croupir dans la mouise.

La vieille aristocratie, - gens du monde et gens de goût -, caste le plus souvent moins friquée que cette horde de parvenus, se laissa envahir par elle tout en se pinçant le nez, allant jusqu'à s'encanailler, perdant tout amour-propre, en se mêlant à ce demi-monde qu'elle méprisait.

De cette faune se détachèrent quelques figures mémorables, beautés sorties du ruisseau et de la débine ou aristocrates libérées qui, préférant le théâtre au couvent, devinrent les reines de Paris pour une saison ou une génération.

Zola, dans *La Curée*, a fait une description saisissante de la vie dans

ces hôtels particuliers délirants ou dans ces immeubles cossus, d'une lourde architecture au style sans grâce qu'on appela haussmannien, mais qui, ô prodige, étaient pourvus de commodités à l'anglaise et d'ascenseurs hydrauliques.

De même que les vieilles putes rangées deviennent dames patronesses, les "horizontales" enrichies de la Belle Époque acquièrent des particules, tinrent Salon, attirant dans leurs hôtels tout ce qui comptait dans la Société, des financiers aux hommes politiques, des écrivains aux hommes de science, parvenant parfois à jouer un rôle non négligeable dans les plus hautes sphères de la Société.

Pour en savoir plus :  
<http://www.aei.ca/~anbou/salonfranc.html>

### **Les Horizontales par Henri Beauclair**

#### **VI**

Minuit sonnait alors, et de l'alcôve claire  
Montaient des pleurs de joie et des cris de colère.

La Folie érotique étreignait les cerveaux,  
Et les lèvres cherchaient, par des baisers nouveaux,  
A calmer un instant l'ardeur des fièvres chaudes.

Les bras entrelacés, marquises et ribaudes,  
Cousettes et catins, sous le commandement  
Superbe et triomphal de Paris, doucement  
Se mirent à danser la valse lesbienne.

- Ça va bien, dit Paris, quelle joie est la mienne !?

Et Paris était las, pourtant, et son archet?

A marquer la cadence, à son côté penchait.?

Les valseuses, avec leurs paupières mi-closes,?

En passant, effeuillaient, le long du lit, des roses.?

Leur grâce était sans force et leur sourire vain.?

Or, Paris fit venir, pour lui verser du vin,?

Voulant redoubler ses étreintes fatiguées,?

De pâles jeunes gens aux hanches disloquées.?

Et, dans l'alcôve où gît l'hystérique Paris,  
Terribles, sont partis à l'instant de grands cris :

«Encor ! Luxuria ! je suis très à mon aise !»

Toute la vieille garde entra dans la fournaise !

*Octobre 1884*

**LOYNES (Marie-Anne de)**

1837-1908

née Marie-Anne DETOURBEY

(certains ont écrit Detourbet ou Detourbay)



Marie-Anne Detourbey est née à Reims fille d'une couturière pauvre abandonnée par le père de ses enfants. Un honnête charpentier dénommé Rixe, épousa la mère délaissée, et Jeanne fut mise à l'école. Élève intelligente et studieuse, aimant apprendre, l'adolescente se révéla une jolie fille brune, vive, déjà coquette, avec de grands yeux ardents et un sourire avenant. En 1851, elle obtient son brevet élémentaire et rêve d'échapper à la condition médiocre d'une famille ouvrière d'alors, de devenir une jeune femme élégante, riche, adulée.

Rixe mourut hélas, et sa mère prit un amant qui buvait, et convoitait Jeanne . Livrée à elle-même Jeanne dut servir de domestique à tout faire chez les autres. On a dit qu'elle fut employée dans les caves d'une maison bourgeoise des environs à rincer les bouteilles de champagne dont plus tard elle ferait une abondante consommation. Courtisée par des hommes frustes, elle repoussait sauvagement leurs avances brutales et leurs répugnantes familiarités.

Elle monta à Paris, enlevée mais consentante par un acteur d'une troupe de passage, qui lui inculqua quelques notions de maintien et de diction tout en la formant au libertinage. De mauvaises langues affirment que c'est d'un bordel de Reims qu'il l'enleva.

Pygmalion la vêtit de pied en cap, la présenta sous le nom de « Mademoiselle Jeanne de Tourbey » à quelques gazetiers et à de vieux beaux bien nantis, avant de l'introduire dans les coulisses des théâtres où la galanterie régnait en maître, monnayant son entremise.

Mais sa jolie élève était fûtée, et Jeanne échappa à son mentor pour voler de ses propres ailes. Quitte à monnayer ses charmes, elle décida de le faire sans entremetteur. Chaque soir, elle allait chez Mabilille, y retrouvait les élégants d'alors. Comme elle était très jolie, éclatante, douce et réservée, elle fut très recherchée. N'ayant pas froid aux yeux, ambitieuse, elle tarifait haut ses faveurs, et choisissait avec soin ses amants, ayant garde de se donner pour rien! "Je veux avoir un jour tout Paris à mes pieds", disait-elle. Cette basse galanterie la dégoûtait, mais, en attendant que la chance passe, il fallait vivre.

En quelques mois, son charme la propulsa au firmament de la galanterie parisienne où son étoile brilla d'un éclat si vif que telles les phalènes les hommes vinrent s'y brûler les ailes.

### **Une première chance**

Cette chance tant attendue survint en la personne de Marc Fournier, journaliste, auteur dramatique dans le vent qui fréquentait tous les lieux de plaisir. Il fut conquis par ses beaux yeux, l'emmena pour une nuit, et la garda quelques années. Directeur du *Théâtre de la Porte Saint-Martin*, tombé sous le charme de la gentille demoiselle, il fut son premier protecteur attitré. Il essaya bien de lancer sa protégée sur les planches, mais l'art dramatique ou la danse n'étaient pas le truc de sa protégée. Son unique arme, c'était la séduction irrésistible et instantanée.



*Théâtre de la Porte Saint-Martin*

Fasciné, Fournier lui passa tous les caprices, souffrant certes d'être abondamment trompé mais subjugué, il se montra follement prodigue, si bien qu'il se ruina pour elle.

En ces belles années du Second Empire triomphant que les cours des actions flambaient à la Bourse de Paris, la valeur

marchande des demi-mondaines s'établissait à la bourse parallèle de la galanterie.

### Cession amiable

Fournier «céda» sa maîtresse au prince *Napoléon dit "Plonplon"* (1822-1891), - fils du roi Jérôme, frère de la princesse Mathilde et cousin de Napoléon III -, qui l'établit dans un somptueux appartement de la rue de l'Arcade, à deux pas de la Madeleine, en échange du règlement de ses dettes et d'autres avantages matériels tels que la "reprise" de la comédienne Delphine Baron !



Jérôme Napoléon dit Plon-Plon

Viel-Castel note le 8 Mars 1859 : « *Le Prince Napoléon, aussi mauvais mari que mauvais cousin n'a pas rompu ses relations avec Anna Deslions ; tout PARIS en parle. Il court un jeu de mot sur cet aimable Prince.*

*Quelle ressemblance, demande-t-on, entre lui et un chapon ? Un chapon est un coq impuissant, le Prince est un coquin puissant »*

Il y a aussi dans cette vie amoureuse – et fort tumultueuse du Prince, entre autres, l'actrice Léonide Leblanc dont il traverse le boudoir, l'actrice Marie Jeanne de Tourbey (ou Detourbey), mais encore Caroline Letessier, ou bien d'autres!

Sur toutes ces liaisons, on pourrait trouver, en nombre, des anecdotes dignes de vaudevilles...

Sans chercher à être particulièrement exhaustif, j'en citerai ci-après quelques unes, parmi celles dont apprécient tant de se délecter les Goncourt, toujours persifleurs et critiques railleurs, qui nous les rapportent avec beaucoup de complaisance...

« *Un jour "Plon-Plon" étant dans la loge de Madame La Roche-Puchlin, celle-ci lui dit : "Vous faites pour un Prince un singulier métier... et pour un autre !"*

*- Je le ferai bien pour moi, dit Plon-Plon.*

*- Eh bien, tuez mon mari et je serai à vous. Je suis malade... etc.*

*Le mari rentre dans la loge, Plon Plon l'insulte, l'autre répond.*

*Soufflet donné par Plon-Plon qui a le front fendu par la lorgnette de La Roche. Plon Plon la baise, attrape la vérole dont Ricord le "soigne encore" ! ... Du moins les Goncourt le prétendent ils ! [ Août 1858 ]*

*Ou encore celle-ci : « On ouvre la porte de la loge à côté. Un grand pli cacheté est tendu à Jeanne de Tourbey qui se hâte de le cacher en montrant de façon à faire murmurer autour d'elle : "C'est du Prince !" »*

*Un quart d'heure après un autre pli, et le même jeu. Peut être sont-ce les épreuves du discours du Prince. Bouffon ! Cette*



*Jeanne de Tourbey par Amaury-Duval*

*maîtresse de Prince, à tu, à toi avec des écuyères dans une loge de filles, se faisant expédier des plis en public (...). Cette ancienne fille d'un bordel de Reims (...) procurée au Prince par Girardin ! Allons ! Ce sont de bien basses et bien petites amours de Prince et je jouis à les toucher de si près dans leur misère et leur ridicule » [ 1er Mars 1862 ] .*

*Les Goncourt critiqueront encore, un peu plus tard, «cette de Tourbey» et son amant le «Prince Plon-Plon»...*

*« Cette fille croit devoir tourner à la Pompadour. Elle invite des plumes. On lui a persuadé qu'elle savait lire. Elle le croit et elle parle littérature. Elle s'est plainte furieusement, comme une personne délicate, blessée et offensée dans la pureté de son goût, du feuilleton de Feydeau. Elle y a noté ce mot, « ils se débinaient » : « mais c'est de l'argot, Monseigneur ! » a-t-elle dit. Il paraît que la fortune apprend tout à ces femmes même à rougir de leur langue maternelle... Le Prince la laisse parler et juger. Il a le scandale bête, ce Prince-là. Quand on est Prince et qu'on descend à ramasser la maîtresse d'un directeur de théâtre en faillite, qu'on partage au reste avec M. de Valmy, il faut au moins ne pas la prendre au sérieux. On muselle [ ! ] ces petits animaux là sur toutes ces questions là... » [ 23 Novembre 1862 ]*

## Charles Hébrard nous dit :

«Du jour au lendemain, Jeanne de Tourbey eut le train d'une femme riche. Elle n'eut plus à exhiber son anatomie et son talent sur les planches mais reçut chaque jour le Tout Paris des artistes et des gens de lettres dans son salon et dans son lit, décourageant les épouses et les compagnes de ses admirateurs car elle ne souffrait pas la concurrence.

«Organisant dîners et bals avec un tact, un goût très sûr, elle devint célèbre dans le Tout-Paris artistique. Le matin, on la voyait remontant les Champs-Élysées et l'avenue du Bois dans son coupé capitoné de mauve.

Brune, mince, pâle, elle avait de la race, des mains parfaites, un sourire exquis. Admirablement faite, la gorge riche et la taille souple, elle était désirée par tous ceux qui l'approchaient, et, bonne fille facile, se prêtait à tous ceux qui lui plaisaient.



Sainte-Beuve

Dumas fils eut son tour, car elle ne fermait sa porte à personne; il la baptisa "La dame aux Violettes", car elle en portait toujours à son corsage. Comme "petit cadeau", elle lui demanda un professeur pour parfaire son instruction. Il l'envoya à Sainte-Beuve, chez qui, dès lors, elle alla chaque jour. Il dirigea ses lectures, la présenta à ses amis qui tombèrent tous sous le charme. »



Gustave Flaubert

Théophile Gautier, Girardin, Renan, Sainte-Beuve venaient chez elle faire assaut de bel esprit en compagnie du pauvre Flaubert qui, dans son rôle d'amoureux transi pour la belle Jeanne, assistait en chien fidèle à ces mondanités et au va-et-vient galant des amants qu'elle honorait des intimes faveurs de son alcôve sans lui accorder davantage que le baise-main. Flaubert lui écrivit des lettres enflammées où il disait "qu'il baisait ses pieds jusqu'à la cheville et aussi haut qu'elle le permettait..."

billets qu'elle garda comme un trésor de guerre.

Ayant établi sa renommée mondaine grâce aux artistes, l'aventurière



Gustave Courbet : *L'Origine du Monde* (Musée d'Orsay)

jeta son dévolu sur un gibier plus haut placé dans la hiérarchie sociale.

Vers 1862, Jeanne de Tourbey séduisit Ernest Baroche (1822-1870), jeune Maître de requêtes au Conseil d'État âgé de 40 ans, fils de Pierre Jules Baroche, ministre de la Justice de Napoléon III, qui tomba à son tour éperdument amoureux d'elle. On la trouve le premier mars de la même année au

Théâtre impérial du Cirque à la première de *Rothomago*, une féerie à grand spectacle par d'Ennery, Clairville et Albert Mounier à laquelle assistèrent entre d'autres les Goncourt et Théophile Gautier.

Pierre Guiral affirme (il n'est pas le seul) que le modèle qui posa en 1866 pour le sulfureux tableau "*L'Origine du Monde*" de Gustave Courbet ne fut autre que Jeanne de Tourbey !

Ernest Baroche comme bon nombre de ses contemporains était féru d'occultisme. Dans ses *Mémoires*, le mémorialiste Horace de Viel-Castel, parlant des séances de spiritisme organisées à la Cour impériale par Douglas Home, fait allusion à un épisode scabreux :

« *Dimanche 28 mars. - Le fameux Hume (sic), l'homme à la seconde vue, l'Américain qui transportait les tables et tournait les têtes des parisiens, qui évoquait les morts devant l'Empereur et l'Impératrice, a été mis à Mazas comme voleur et sodomite, puis enfin chassé de France pour éviter les débats d'un procès scandaleux, où tant de personnes se seraient trouvées compromises. La position d'Ernest Baroche est curieuse, lui qui se vantait d'avoir couché avec le sorcier pour surprendre ses secrètes relations avec les esprits !* »



Gustave Courbet par Nadar



Ecole des Biches

Ce haut fonctionnaire n'était pas d'une honnêteté parfaite.

«Pierre Guiral nous dit : «*Ainsi Ernest Baroche, garçon doué, mais trop sûr de lui ou du crédit de son père, fut accusé d'avoir touché 100 000 francs du financier Mirès. À la requête de Delangle et de Persigny Ernest Baroche a été rayé de l'Almanach Impérial. Il ne figurera plus jamais dans le personnel du régime. Toutefois n'accordons pas à ce dernier accident de parcours plus d'importance qu'il n'en a. Si Baroche eut un fils peu délicat, le Président de la République Jules*

*Grévy eut le malheur d'avoir un gendre qui défraya bien plus gravement la chronique scandaleuse.*»

Élégant noceur et bambocheur, Baroche fut l'auteur avec Edmond Duponchel et Frédéric Hankey de *l'École des biches*, un petit ouvrage érotique sous-titré *Mœurs des petites dames de ce temps* qui fit scandale.

Nommé directeur du commerce extérieur au ministère de l'Agriculture, il sut adroitement monnayer ses services par de confortables pots de vin.

Lors de l'invasion allemande, Baroche fut mobilisé dans la garde mobile en 1870 avec le grade de commandant. À la tête du 12<sup>e</sup> bataillon des gardes mobiles de la Seine, il est tué le 30 octobre au Bourget, et laisse par testament à sa maîtresse une fortune considérable consistant en actions, en usines de sucre !, (ça ne s'invente pas), en bijoux et lingots d'or.

Jeanne réinvestit une partie de ce pactole pour s'acheter un titre et une particule en se "payant" le comte Victor Edgar de Loynes, honorable officier des carabiniers qui l'épousa.



Sucrerie Baroche de St Leu d'Esserent en 1869

Pierre Guiral donne une version un peu différente de cet épisode de la vie de Jeanne de Tourbey: «Or, le directeur de la sucrerie était le comte de Loynes, ancien officier, qui lui demanda de l'épouser. Enfin, elle aurait un nom! Mais s'il la ruinait?... Elle préféra "acheter" son titre à M. de Loynes... et le mari disparut aussitôt de sa vie, contre quelques millions... Riche et titrée, Marie-Anne de Loynes recouvra son prénom et devint une des Égéries de la IIIe République.»



Émile de Girardin

Enfin casée, portant avec élégance un beau nom à particule et le titre qui lui était attaché, la comtesse de Loynes fit oublier Jeanne de Tourbey. L'ex-petite rinceuse de bouteilles en avait enfin fini avec la basse et la haute galanterie et ce qu'elles impliquaient d'humiliations et de déboires. Elle allait toucher au but dont elle avait toujours rêvé: être une femme du monde respectable et respectée.

Le comte Edgar de Loynes n'ayant pas «donné à sa femme ce qu'elle en attendait» comme le déclara pudiquement un contemporain, les époux se séparèrent et on ne parla plus de ce mari fantôme parti, disait-on, pour l'Amérique.

Ayant abandonné son nom de jeune fille en même temps que ses salons de la rue de l'Arcade pour les Champs-Élysées, le bruit se répandit dans la bonne société que «Madame de Loynes était chez elle de cinq à sept heures».

Ce fut son vieil adorateur **Émile de Girardin** (1806-1881) qui lui imposa ce rythme de réception pour ainsi dire permanente, prétendant «que c'était le seul moyen d'avoir un salon digne d'elle».

Madame de Loynes n'aimait guère cette IIIe République qui venait de naître.

Elle n'était pas la seule mais tout le monde voulut oublier le second Empire et cette «Fête impériale» où Jeanne de Tourbey avait joué sa partie, la guerre



102, Champs-Élysées (2002)

perdue contre l'Allemagne, les désordres de la Commune.

Sa surface mondaine s'accrut encore lorsqu'elle s'installa sur l'Avenue des Champs-Élysées même, au N° 102. D'anciens amis et de nouveaux venus qu'elle appelait ses "quotidiens familiers" entouraient l'élégante comtesse de Loynes d'affection et de respect. Ils avaient nom Clemenceau, Porto-Riche, Dumas fils, Decourcelle, Ernest Daudet, Henri Houssaye, auxquels devaient se joindre bientôt toute une cohorte de jeunes écrivains dont le chef de file était Maurice Barrès.

Enfin, les femmes du monde qui avaient ignoré la courtisane, se rendirent volontiers chez la comtesse qui, s'estimant leur égale, les reçut fort bien.

C'est dans les années 1880-1885 que Madame de Loynes fit la connaissance de **Jules Lemaître** (1853-1914), son cadet de quinze ans, qui devint l'homme de sa vie.

C'est de cette liaison qu'allait naître la ligue de la «Patrie française». Professeur un peu effacé mais écrivain et critique de très grand talent, Lemaître, peu fait pour les excès passionnés, deviendra, sous la houlette de sa maîtresse à la fois tribun populaire et chef de parti. L'ambitieuse Madame de Loynes le fera d'ailleurs entrer à l'Académie française en 1895.



*Jules Lemaître*

En effet, l'ancienne demi-mondaine avait trouvé son chemin de Damas dans le Nationalisme dont elle fut désormais une militante acharnée, comme en témoigne le portrait qu'a tracé d'elle Léon Daudet dans ses *Souvenirs* et qui est à l'opposé de celui exécuté par les Goncourt, vingt-cinq ans auparavant. «... *De femme et d'homme plus braves qu'elle, plus solidement trempés, cédant moins aux suggestions de la crainte ou de la paresse, je n'en ai pas connu. Elle est frêle et délicate comme une fleur au physique... elle eût affronté tous les périls, tous les démons pour la cause du pays comme elle disait. Bien qu'appartenant par ses goûts et ses habitudes (sic) à la génération du second Empire, elle avait tiré leçon de la guerre de 1870-1871, comme elle tirait leçon de tout. Car elle n'avait cessé de perfectionner avec les années, son art d'observer et son penchant politique.*»

Jules Lemaître qui était allé s'installer rue d'Artois, parallèle à l'avenue des Champs-Élysées ne tarda pas à s'abandonner complètement à la direction de la comtesse de Loynes.

### Quand éclate l'affaire Dreyfus...

Après avoir été de ceux qui firent confiance au général Boulanger, Lemaître et son égérie, se rangèrent résolument dans le camp des anti-dreyfusards, aux côtés de Barrès, Drumond, Déroulède, Maurras et des Daudet.



Affaire Dreyfus

Ce qui entraîna la rupture avec quelques-uns de leurs amis, comme Clemenceau, Porto-Riche ou Anatole France.

Des historiographes estiment que le choix de la comtesse de Loynes, dont on ne pouvait s'empêcher d'admirer les qualités exceptionnelles de volonté et d'intelligence, n'eut pas la main heureuse en politique.

Ayant déjà vécu la chute peu glorieuse du boulangisme elle dut assister dès le début du XX<sup>e</sup> siècle au triomphe du dreyfusisme qu'elle avait hardiment combattu.

Dans ses dernières années, elle se consola de ses échecs en subventionnant les entreprises de ses amis. En 1905, elle permit à Ernest Judet d'acheter *L'Éclair* grâce à ses subsides, et seconda ses amis Charles Maurras et Léon Daudet à fonder ce qui deviendrait *l'Action française*, mouvement qui imprégnera durant un demi-siècle la politique française de ses idées et de son action. Mme de Loynes s'éteignit en 1908.

Madame de Loynes avait, selon Léon Daudet autant d'esprit naturel qu'une Sévigné, une Lespinasse ou une Geoffrin. Dans son salon, elle recevait : Charles Costa de Beauregard, Boni de Castellane, Pierre, marquis de Ségur, Fernand Gregh, Alexandre Dumas, Adrien Hebrard, homme politique; Sarah Bernhardt; Guy de Maupassant, Frédéric Mistral, Gustave Flaubert, Henri Murger, Ludovic Halevy, Alfred Capus, Anatole France, Jean-Louis Forain, Alexandre Dumas fils, Émile Zola, Raymond Poincaré, Émile de Girardin, Charles Maurras, Victorien Sardou, Émile Faguet, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Edmond Rostand, Étienne

Grosclaude, Sainte-Beuve, Léon Gambetta, le journaliste André Maurel, Jules Ferry, les frères Goncourt, Georges Clémenceau, le général Georges Boulanger, Henri de Rochefort, Gaston Calmette, directeur-gérant du Figaro; et quelques membres de la Ligue de la Patrie française dont Léon Daudet; la mystérieuse danseuse Mata Hari, le romancier Edmond About, Maurice Barrès, René de Saint-Marceaux, Paul Deschanel, François Coppée, Jules Lemaître, protégé et amant de cœur, le député Gabriel Syveton et Ferdinand Brunetière.

### **Lettre de Flaubert à Jeanne de Tourbey.**

[Croisset fin décembre 1860], à l'actrice et courtisane **Jeanne de Tourbey**, future comtesse de Loynes; ?Charmante et galante lettre de vœux.?

«*Que devenez-vous par cette température belle voisine? il m'ennuie de vous démesurément! écrivez-moi*»... Il ne sait quoi lui souhaiter: «*un cœur qui vous aime? Mais voilà trois ans que le mien gît, à vos pieds, comme un toutou et vous ne le prenez pas! - des amis? vous en avez! de la beauté? ce serait une injure*»... Il lui souhaite «*une queue - entendons-nous - une queue de monde qui tous les soirs aille depuis la Madeleine jusqu'à la Porte St Martin, sans compter les rues adjacentes. Afin que vous puissiez avoir des équipages à trente chevaux, des divans en plumes de colibris et que vous commandiez pour Fournier [directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin] une paire de bottes à clous de diamants. Je souhaite encore que les fleurs de votre boudoir soient toujours épanouies, que vous ayez du soleil quand vous voudrez sortir - et qu'il souffle un petit vent frais à l'heure de vos migraines et mieux que tout cela: le contentement du cœur - le rire aux lèvres, un rayon intérieur sans brume. Après cet épanchement en style Claudin je n'ai plus rien à vous dire si ce n'est qu'il ne fait pas chaud dans ma solitude. La Seine prend des airs de Borysthène tout à fait désobligeants. - Au reste, je suis à Carthage, et j'ai tant de rideaux fermés entre le monde & moi que je ne vois guères les choses présentes mais je rêve aux Absentes, c'est-à-dire à vous, adorable créature que vous êtes*»... Le temps lui donne envie de fredonner ces vers de Béranger, «notre grand poète national» (il remplace *Rose* par *Jane*):

«*Jane tes mains sont de glace?*

*Sur mes genoux prends ta place!?*

*Chauffons nous! chauffons nous bien!», etc.*